Document generated on 06/06/2025 7:05 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Juan ou l'écran

Jean-Marc Cormier

Number 29, Spring 1992

Écrans

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3699ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Cormier, J.-M. (1992). Juan ou l'écran. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (29), 10–22.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Juan ou l'écran

Jean-Marc Cormier

La chambre d'hôtel est vaste et confortable. L'éclairage un peu trop cru révèle la blancheur empesée de murs trop nus. Le mobilier sans style n'agresse ni n'attire le regard. Rien ne rebute, mais rien ne sollicite. Après le guide touristique et le magazine de prestige de la chaîne hôtelière, peut-être la télé. Il est nu, tout près de son propre corps, se chauffant à son propre feu, dans la fraîcheur pourtant appréciée de longs draps propres. Il se lève. Il allume le poste de télévision qui crache aussitôt une publicité dans laquelle la boulette à gauche de l'écran, pourtant identique à sa sœur de droite, emmaillotée de la même façon dans deux petits pains laineux comme des moufles tricotées par une bonne vieille grand-mère, parvient à convaincre de sa fraîcheur en cocoricotant comme un jeune coq qu'on aurait aperçu le matin même, allègrement perché sur un piquet de clôture et chantant le réveil de la nature en même temps que celui de ses propres ardeurs.

Il se glisse à nouveau avec une certaine volupté entre les draps du lit, empile et tasse les oreillers qui soutiendront sa tête, bâille un bon coup sa fatigue, regarde.

Le Cambodge. Un quasi-cadavre de gosse repose dans un hamac de cordages. Des yeux bridés, très vifs. Sa voix. Le son de sa voix, dans sa propre langue. Une sorte de chanson triste. Un interprète: « J'ai douze ans. Je fais la guerre ! »

Du fer. Du feu. Du sang. Des plaintes et des commandements. De l'entraînement militaire. Belfast. Robert, seul, errant dans les ruines d'un immeuble abandonné, s'amuse à lancer des pierres. « Quand je serai grand, j'aurai un fusil pour tuer les gens, les soldats qui ont tué mon cousin », dit un gamin en regardant la

caméra. Un graffiti sur un mur: « *Welcome to war. Zone C* ». Le petit rouquin a dix ans.

Hack découvre le tir au canon 75 mm. « Ça fait mal aux oreilles. Ce n'est rien. Ici, au moins, j'apprends à me battre pour libérer mon pays. » Son commandant lui dicte: « Moi, les troupes libératrices khmers, elles me plaisent, je les aime. » Il répète. On le questionne encore, il répond: « Je me considère comme un enfant qui fait la guerre. Je sais que je suis jeune, mais je dois lutter pour reprendre notre terre des mains des Vietnamiens. »

Colombie. Principale cause de mortalité infantile: la blessure par balle. Fidel salue son drapeau, il présente les armes, il chante un hymne avec ses camarades. « Je me bats depuis l'âge de dix ans. J'ai treize ans. J'ai déjà participé à trente-quatre combats. J'ai toujours peur en combattant. Celui qui dit qu'il n'a pas peur est un menteur. Mais je contrôle ma peur. Au début, tu sens très fort la peur, c'est comme une main qui serre très fort dans ton ventre. Quand tu commences à tirer, ça s'en va. Ça revient aussi fort quand tu vois un copain tomber à côté de toi. Je me bats pour le peuple, parce qu'il y a beaucoup d'injustices avec toutes ces richesses accumulées par un petit nombre de gens. Je me bats pour ceux qui ont faim, pour la démocratie. Il m'est arrivé une fois de me battre en corps à corps avec l'ennemi. J'ai eu très peur. J'ai beaucoup tiré. J'en ai même vu un tomber. Ça a duré une heure. C'était sauvage. »

Lazarre a huit ans. Il est prisonnier de l'armée du Mozambique. La fumée de sa cigarette s'élève lentement devant ses grands yeux tristes. « J'ai tué trois personnes. J'ai eu mal à la tête. Mon commandant m'a dit de retourner à la base et de recharger mon arme, car il fallait continuer. C'est moi le coupable. J'étais fou. Non ! Je ne veux pas redevenir soldat plus tard. »

Los Angeles. Les bleus affrontent les rouges. Les bleus sont réunis dans un gymnase pour un entraînement. « Moi, je voudrais tuer tous les jours. Tuer tous ces connards de rouges. Ils sont cons. » Il a onze ans, Johnny. « C'est comme le *War Game*. J'avais six *guns* et la police les a pris. J'avais eu un petit accident. On jouait avec un pistolet. Le coup est parti. J'ai tué mon copain. »

« On n'a pas le temps de jouer », dit Fidel.

« Si un enfant doit travailler dès l'âge de six ou sept ans pour gagner sa vie, il a le droit de se battre pour améliorer ses conditions de subsistance », indique un tout jeune chef.

Le campement est modeste, mais semble bien tenu. On y accueille de très jeunes enfants traumatisés par leurs propres actes. Lazarre parle par phrases courtes et singulièrement précises, en tirant de temps à autre la fumée de sa cigarette: « Les guérilleros de la Renamo ont coupé la tête à ma maman. Ils l'ont mise en morceaux dans la marmite avec la viande de chèvre. Après, ils ont tué mon papa. Ils ont dit: " Si tu pleures, on te tue. " Ensuite, ils m'ont emmené avec eux pour que je tue à mon tour. Plus tard, je voudrais devenir un vrai petit enfant. C'est impossible, je le sais. Mais c'est ça que je souhaiterais. »

Il zappe.

« C'est le party! Le vrai! Celui qui regroupe le plus beau monde en ville, clame le téléviseur, appelle! Seulement trois dollars plus les frais. Appelle la ligne en fête. Qui sait? Peut-être feras-tu une rencontre qui pourrait bouleverser ta vie! »

Assez. C'est assez. Il coupe la parole à l'appareil avant qu'un chœur joyeux entonne le numéro de la ligne en fête. Le cœur et l'âme sont ailleurs. Il cherche le sommeil, comme on cherche un abri contre la tempête, en répétant à mi-voix et presque maladivement: « Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi? »

Il est trop tôt. Il n'arrive pas à trouver le sommeil. Il lui faut sortir.

Vingt-deux heures trente. Joseph marche lentement, rue Sainte-Catherine. La semaine avance. Il regarde la foule qui se recompose. Il se rappelle les lundis qui « tombent à point, se dit-il, après les plus hauts pics ». Il songe en effet qu'à la pointe de la fatigue accumulée durant la semaine de travail, les ouvriers ressentent souvent le besoin d'aller au-delà de toute mesure, d'oublier pour un temps la patiente et laborieuse ascension à laquelle ils s'astreignent et de considérer pour quelques heures qu'elle est ici même, sur le présent palier, l'exultation du paradis terrestre.

Joseph regarde les gens. Ils sont l'un des visages les plus troublants de la ville. Ils sont sa faune et sa flore. Il se rappelle même qu'ils furent longtemps les étoiles dans sa propre nuit. Chaque corps, chaque regard qu'il croise lui paraît une leçon de courage. Il se laisse les aimer des yeux et la gamme des émotions va de la compassion jusqu'au désir.

Il a soif. Il s'arrête à une terrasse et commande une eau minérale. Il ne veut pas boire d'alcool maintenant, car il pressent qu'il se couchera tard dans la nuit. Il veut voir. Il veut tester. Il veut comprendre. Il veut savoir.

Il a passé la matinée à revisiter la Plaza Saint-Hubert. Chez *Wise*, il a acheté un cahier spirale 5 sujets pour prendre des notes. Alors qu'il attendait à la caisse, une dame en chaise roulante est entrée et a lancé à la caissière: « Votre fil à coudre est-il en bas ? »

— On n'a même pas de fil, madame, ici ! de répondre l'employée.

Il s'est demandé, avec un sourire bien caché à l'intérieur, si cela voulait dire que la caissière considérait que le magasin n'avait vraiment pas grand-chose à offrir.

Il a songé à l'écriture. Des mots lui venaient à l'esprit. « Une autre méthode. Une autre école. Nommer les choses par le nom qu'elles portent au moment où elles se produisent. »

Il a observé ce qu'il y avait de nouveau: nouvelles vitrines, nouveau look des façades, marquises transparentes aménagées pour se mettre presque à l'heure des centres commerciaux qui proposent tout sous la chaleur d'un même toit, et même les enseignes modernisées de même que la marchandise au goût du jour.

Mais il s'est davantage attardé à ce qui existait il y a vingt ans: les magasins *Yellow*, *Trans-Canada*, *J.-B. Lefebvre*, *Pitt*, *Le Château*, *Le Centre du rasoir*, *Légaré Meubles*, *Singer*, *Peoples*, *Reitman's*, *Musique Marrazza* et la mercerie *Sauvé Frères*; la librairie *Raffin* où le plaisir de bouquiner n'était jamais perturbé, parce que la direction savait bien que le lecteur y ferait tôt ou tard de fructueuses trouvailles, et la partie des façades des édifices qui dépasse de la marquise, presque demeurée telle qu'il y a vingt ans.

Il déambulait lentement, croisant les rues Beaubien, Saint-Zotique, Bélanger et Jean-Talon, et se laissait envahir par les souvenirs: ce second père que fut pour lui un gérant de magasin d'origine alsacienne; ce couple extraordinaire formé d'une Pied-Noir et d'un Marseillais qui l'avait embauché et lui avait appris à déguster les vins, les charcuteries, le pain et les fromages; cette jeune caissière aux yeux bleus dont le sourire était l'une des merveilles du monde, qu'il aurait tellement désiré aimer et qui ne fut finalement qu'une sœur. Il se remémore les appartements partagés avec Paul et avec Claude; il se souvient de Claude et de Paul. Il se rappelle encore ce compagnon de travail né le même jour de la même année, lui aussi Verseau ascendant Capricorne, et qu'il aura eu l'impression d'épouser pour la vie rien qu'à poser ses lèvres après lui au même goulot de la même bouteille de Coca-Cola glacé. Quatre vers de Rostand lui reviennent en mémoire:

Au sortir d'une messe ayant, selon le rite,
Vu celle qu'il aimait prendre de l'eau bénite,
Lui que l'eau fait sauver, courut au bénitier,
Se pencha sur sa conque et le but tout entier!

Dans la foulée des souvenirs, une autre image le trouble encore. Il revoit avec une netteté photographique ce gosse italien qui, par le plus curieux des hasards, avait entrepris de le rendre fou de désir en se déshabillant et en se caressant de manière nullement équivoque à sa fenêtre, de l'autre côté de la ruelle, le regardant souvent directement dans les yeux, alors même que Joseph, allongé sur son lit, était plongé dans la lecture des *Cent Vingt Journées*... du divin Marquis.

Tout. Tout lui revient en mémoire. Tout s'ordonne lentement et il n'en finit plus de s'arrêter pour noter. Il se rappelle Richard, ce jeune Belge fraîchement immigré qui se présenta un jour au magasin et aux pieds de qui il se courba avec un plaisir inouï, enfin conscient de son désir de servir avec amour ou de mettre l'amour au service de son désir. Finalement, ayant réussi à retracer le nom d'une boîte de nuit qu'il avait fréquentée à cette époque, il se rendra à la Caisse populaire Saint-Arsène pour y effectuer un

retrait en espèces et c'est avec un guichet automatique qu'il ne discutera pas de tout ce que tout cela a pu représenter pour lui. Puis il se déplacera vers l'île Notre-Dame, où l'exposition Cité-Ciné occupera fort correctement son après-midi.

Pour l'heure, le voici dans le Village, sirotant un Perrier et se demandant pourquoi gai. L'ironie aurait-elle une volonté propre ? Serait-elle en mesure de décider pour nous des mots qui nomment les choses et de les baptiser ainsi en nous faisant des pieds de nez ? Irait-elle jusqu'à nous obliger à utiliser son vocabulaire dérisoire ? Il se pose cette question, car il n'observe rien de particulièrement gai.

Oui, les choses ont bien changé depuis vingt ans. Elles ont davantage de chrome à la surface. Bien sûr, les voitures en ont perdu, mais les hommes en ont gagné. Il lui paraît que les êtres se chosifient de plus en plus. Il observe la clientèle. Il écoute les chansons et les conversations. Il est ici et il est ailleurs à la fois. Eux sont vraiment ici, à cet endroit même, en cet instant précis. Lui pas. Il n'a pas la foi, ni en ceci ni en cela.

Il y a eu manif le dimanche pour protester contre la violence policière à l'égard des gais et des lesbiennes. Il n'y était pas. Il n'était d'ailleurs pas dans le ventre de la ville à ce moment-là. De toute manière, il ne sent plus ni le besoin ni la nécessité de descendre dans la rue pour affirmer sa position sur ces choses-là. Bien sûr, il est absolument contre la violence à l'endroit de qui que ce soit. Cela lui semble d'une si absolue évidence qu'il ne voit pas l'utilité d'en faire un plat. Il s'est donné la parole pour outil de communication. Il écrit. Il a fait de la chanson un certain temps. Il a donné des lectures publiques de ses poèmes. Il a publié des contes, des chansons, des poèmes et des nouvelles sous un pseudonyme. Mais on ne le lit pas. Il s'en soucie d'ailleurs de moins en moins. Il s'efforce honnêtement de rendre compte de ce qu'il pressent, de ce qu'il sait, de ce qu'il voit. S'y intéresse qui voudra. Il le fait d'abord et avant tout pour remplir aussi correctement que possible sa tâche de vivant. Il observe le chrome. Il constate qu'il indique trop souvent l'ampleur du vide intérieur. Il observe. Il voit.

Il quitte la terrasse et marche à nouveau parmi la foule. Il pense à John, cet Indien rencontré deux jours plus tôt dans un bar. Les paroles d'une chanson lui reviennent à l'esprit: « Nos enfants portent des noms étrangers », il fredonne *Geronimo* de Catherine Lara. On le regarde. Il s'en fout. Il est étranger dans la ville. Nous sommes tous étrangers dans la ville. Et c'est sans doute pourquoi nous y sommes si proches parents.

Il pense à John. Et comme il pense à John, il se retrouve devant *L'Équestre*. Même affiche vantant les mérites et la beauté des danseurs. Même escalier qu'il grimpe avec un espoir qui porte maintenant un visage et un prénom.

« Les hommes qui passent, maman, m'envoient toujours des cartes postales des Bahamas, maman... »

Il prend place au même comptoir, face à la scène. Le beau Daniel étale blancheur et blondeur sur un drap de soie noire étendu sur le plancher de bois franc. « M'offrent toujours une jolie chambre avec des vases, maman... » Une vingtaine de clients. Certains ont les yeux rivés sur la scène. Certains causent avec les barmen ou entre eux, aux deux bars qui meublent les extrémités de la salle. D'autres sont possédés par les images plus suggestives que proposent les écrans installés à proximité des bars.

« Pourtant, qu'est-ce que j'aimerais en voler un pour un mois, pour un an... » Le danseur montre ce qu'il est. Il offre ce qu'il a. Il le jette à vos yeux avec une totale impudeur. Il se caresse langoureusement. Il se propose à vos concupiscences. « Leurs nuits d'amour sont des étoiles qui laissent des traces, maman... », chante Patricia Kaas. Et il roule et il roule sur lui-même, « ont des sourires qui sont un peu comme des grimaces, maman... », exprimant très clairement ce que dit le texte, « ne m'donnent jamais rien que d'l'argent ».

Joseph a demandé une bière à un serveur aux trois quarts nu. Il la paie. Il récupère la monnaie, n'oublie pas le pourboire et déguste tout en observant: la scène, les deux bars, les écrans de télévision, le personnel, les clients. Les écrans couleurs montrent les choses comme elles prétendent se produire pour certains: tu

me prêtes ta sentimentalité palpable et visible et je te prête la mienne pour une heure. Nous les chatouillons jusqu'à voir ce qu'il en peut advenir et nous nous séparons, chacun dans la certitude de l'éternité de sa sentimentalité visible et de son irrésistible puissance d'attraction. Nous fantasmons jusqu'à la survivance.

À gauche, un bar, un écran, du cul. À droite, un bar, un écran, du cul. Devant, une scène, du rock and roll, du cul. Derrière, un écran et du cul. Au cœur de la salle, une vingtaine d'hommes à la recherche d'amour parlant le langage de leurs corps. Un autre danseur propose le sien sur un rythme soutenu, puis Michael vient illustrer dans sa chair nue le *Love Makes You Believe* que vient de lancer Gowan.

Joseph tourne la tête du côté droit et aperçoit quelqu'un au bar. Ce quelqu'un. Celui-là, unique ici. Cette chevelure sombre. Ce regard pénétrant. Il vide sa bière. Il se lève. Il n'écoute plus que cet appel en lui. Il se dirige vers ce bar, demande une Black au barman, grimpe sur un tabouret. L'autre le regarde avec insistance. Il regarde l'autre. Ils se saluent.

— Comment t'appelle ?

— Joseph !

— Moi, Juan !

— Juan, c'est espagnol, ça ! D'où tu viens ?

— Du Chili !

— Y a longtemps que t'es à Montréal ?

— Trois ans !

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Pardon ? Je comprends pas. Je, pas beaucoup parler français ! Espagnol seulement. Pas anglais et un peu français.

— Je dis : qu'est-ce que tu fais comme job ? Ton boulot ? Ton travail ?

— Le ménage, dans une école juive.

— C'est bien.

Il est beau. Beau et pas beau en même temps. Sa chevelure et ses yeux sont des apparats d'ange. Sa bouche et son nez hurlent la misère. Ses mains sont des mains d'enfant. Il est beau.

— Toi ? Tu fais quoi ?

— Information. Je fais de la sensibilisation à la préservation de l'environnement.

— Je pas comprendre beaucoup le français. Je parle espagnol, pas anglais, un peu français. Tu fais quoi avec un homme ?

Il avale une autre gorgée de bière.

— Hum ! Hum ! Je fais l'amour !

— Comment tu fais l'amour ?

— Comme l'amour ! Je fais l'amour avec mon corps, mes mains, ma bouche. Avec mon corps, quoi !

— C'est tout ? Tu veux moi mange toi et c'est tout ? Et ton fesse ?

— Non ! Non ! Et toi ?

Joseph ne sait pas. Il ne comprend pas ce qui l'attire. Comment ? Pourquoi ? Personne d'autre ! Pourquoi ? Lui, si ! Lui, comme un aimant. Pourquoi lui ?

— Je sais pas, répond-il. Il est gros ton pénis ?

— Oh ! (Il rit.) Hum ! Pas trop ! Enfin ! Tu veux venir avec moi ?

— Où tu habites ?

Il est beau. Il a ce qu'il faut d'humanité. Il semble réel. Aucun des danseurs ne ferait l'affaire, malgré que leurs physiques ne soient pas comparables. Mais lui, si ! Pourquoi ? Ses yeux et sa chevelure suffisent à le convaincre. Son corps appelle. Ses mains tremblent légèrement.

— Je suis dans un hôtel, sur la rue Sherbrooke. J'habite une petite ville, en bordure du fleuve Saint-Laurent.

— Où ça ?

— Tu connais le fleuve Saint-Laurent ?

Réponse très incertaine. Pourquoi lui ?
Les yeux et la chevelure d'un ange noir. La bouche et le nez qui crient la misère.

— Tu viens ?

Ils quittent le bar.

— Où il est ton voiture ?

— Pas loin ! On y est déjà !

Il lui ouvre la portière. Ils montent. Juan est émigrant, presque réfugié. Ça n'allait pas pour lui ni pour sa famille, dans son pays. Depuis trois ans à Montréal, il a trouvé un travail de conciergerie dans une école juive. Ça ne paie pas beaucoup. Le salaire minimum. Il dit qu'il ira au Chili dans un an. Il a hâte de revoir ses parents. Enfin son père, la mère de son père et ses quatorze frères et sœurs. Oui, sa maman est morte, il y a déjà quelques années. Oui, il aime Montréal, le Québec, le Canada. Non, il n'a pas voyagé ailleurs. Il ne connaît que Chillân, sa petite ville natale, située au sud de Santiago, Santiago et puis Montréal. Oui, il a du sang indien, araucan, pour être plus précis. Ses ancêtres paternels occupaient le sol avant les Incas, dont l'invasion remonte au milieu du quinzième siècle. Mais il y a eu du métissage avec les Espagnols, particulièrement du côté de sa mère. Il aura trente-deux ans dans quelques jours. Il est l'aîné de sa famille. Il n'est pas marié et il habite avec un copain qui n'aime pas faire l'amour avec les hommes.

Ils arrivent à l'hôtel. Des portes latérales donnent accès directement aux chambres, sans passer par le hall d'entrée. L'ascenseur les monte rapidement au septième étage. Juan observe tout autour de lui. Joseph se dit qu'il n'a probablement jamais vu un tel luxe ailleurs qu'au cinéma ou à la télé. Chambre 728. La clef joue dans la serrure. Joseph pousse la porte et la referme derrière eux. Ils se jettent aussitôt dans les bras l'un de l'autre. Ils s'embrassent et se déshabillent en même temps. Ils vont sous la douche, s'embrassent encore longuement sous l'eau tiède. Se reconnaissent, se parlent dans une autre langue. Joseph s'inquiète de ces cicatrices dessinées par des coups de fouet dans la chair du dos.

— On t'a fait mal !

— Oui !

Chacun essuie tendrement les gouttelettes sur le corps de l'autre. Leurs sexes sont durs. Ils se couchent. Ils se racontent.

Il vit seul. Il écrit. Oui, il aime les hommes. Non ! Il ne fait pas cela très souvent. Si le lit est déjà défait, ce n'est vraiment pas

qu'il vient de baiser avec un autre, c'est seulement qu'il a dormi une heure avant le souper. Il cherche un ami, pas n'importe qui, un ami. Leurs corps tendus se sont enlacés et ils ont échangé ces propos entre de longs baisers et des caresses un peu partout au corps.

Sur la table de nuit, une lotion hydratante à l'avoine colloïdale Aveeno qui soulage les démangeaisons associées à la peau sèche. Elle se répand bientôt sur le corps blanc d'un garçon qui attend nul ne sait trop quoi, mais « de l'amour, se dit Joseph, nom de Dieu, de l'amour ».

Alors, il étend cette lotion sur cette peau blessée qui devient de plus en plus fine et de plus en plus douce et il masse. Il masse. Il masse les membres frêles. Il masse le ventre avec le minimum de gras qui rassure. Il masse les pectoraux et pince, taquin, les mamelons qui se tendent. Il masse le visage, sur lequel la barbe coupée du matin a semé des grains de sable. Il masse le front et les tempes. Il masse la nuque. Il pétrit ce corps qui a fermé les yeux et s'est abandonné. Il caresse le membre rigide et les perles qui roulent dans la bourse, entre les jambes. Et dans tous les commencements, les premiers réflexes nerveux de l'homme lui indiquent qu'il a eu mal. Il repère toutes les zones où la douleur est passée et constate qu'elle est passée partout, puisqu'elle habite encore tout ce corps.

Il l'invite à se tourner sur le ventre, répand à nouveau de la lotion, cette fois sur le dos et les fesses.

— Elles sont jolies, tes fesses. Tu es beau de partout. Je veux te caresser très longtemps.

Il palpe les deux pains chauds. Il les tâte et c'est comme s'il les mangeait du toucher et du regard. Il les déguste. Il les savoure. Il s'excite. Il rebande. Il refuse de se laisser emporter maintenant. Il se concentre et il masse. Il pétrit. Il roule. Il pince. Il caresse en remontant vers le dos. Les traces des lanières de cuir sont des ruisseaux de larmes, la misère coule dans leurs eaux.

— Je ne veux pas te faire mal, Juan. Je veux t'aimer. Simplement t'aimer.

Et il s'allonge sur le corps disponible, sa joue droite contre la joue gauche, sables du jour mêlés l'un à l'autre. Il renifle la respiration chaude. Il sent sous lui la chaleur de ce corps et perçoit tous les mouvements qu'il fait quand il respire. Son sexe s'est placé tout seul à la rencontre des fesses et il frappe à la porte en criant la grandeur de son désir.

— Je ne veux pas te faire mal !

Joseph retourne le corps devenu tout à fait docile. Il caresse à nouveau le visage, les pectoraux et le ventre, avant d'arriver au sexe érigé. Juan a saisi le sien. Sa main est douce et caressante. Leurs corps se déplacent encore et bientôt leurs bouches participent aux caresses. Il faut mettre en place les deux condoms qui attendaient sur la table de chevet.

— Protégeons-nous.

Il semble à Joseph que quelque chose va se briser. Il ne veut pas se protéger. Il cherche l'autre. Il veut goûter. Il veut connaître. Il veut fusionner. Il souhaiterait accepter l'autre totalement. Il ne sait rien. Il veut comprendre. Il veut aimer. Ces pensées passent. L'autre est en lui. Partiellement, puisque le caoutchouc se refuse à laisser passer sa saveur. Mais en lui, un peu. Il est un peu en l'autre. Dans la bouche. Il reste des sensations malgré tout et il y a des mains qui sondent de la chair nue. Le scrotum, les cuisses, les fesses. Puis un doigt qui se glisse à l'anus, s'y enfonce un peu et se heurte à une tension palpable. L'excitation persiste. L'excitation dit d'aller voir.

— On t'a fait mal !

— Oui !

— Je ne veux pas te faire mal. Tu es beau. Tu es bon. Tu es bien.

— Ça va !

— Tu veux ?

— Oui ! Je veux !

— On fait doucement. Tout doucement.

Et la lotion vient de nouveau à la rescousse. Son sexe frappe à la porte de l'autre. Il pousse délicatement. Mais c'est étroit. C'est

tout petit. Il y pénètre à peine le gland. Mais ça suffit. Juan a déjà joui et il demande:

— Tu as fini ?

— Non ! C'est pas grave !

— Oui, c'est grave !

— Non, pas du tout ! Je voulais juste être avec toi, te connaître un peu mieux, savoir qui tu es, faire l'amour avec toi, mais pas nécessairement pour vider mon sexe.

— T'as pas venu !

— C'est pas grave. Je suis content. Tu veux manger quelque chose ? Je t'invite. Moi, j'ai faim.

— O.K. !

— Allons-y !

Ils mangent deux clubs sandwichs dans un restaurant minable du Village. La majorité de la clientèle, à cette heure-ci du moins, fait très sado-maso. Joseph regarde Juan qui mange avec appétit. Son nez et sa bouche crient la misère. Ses yeux sont intacts, sa chevelure encore sauvage. Joseph voudrait... Il parle. Il dit n'importe quoi pour couvrir le silence et le bruit. Il paye les deux repas. Ils s'en vont, inconnus dans la nuit. Il lui montre le parc Lafontaine et ne peut s'empêcher de lui conseiller la prudence. Il l'exhorte à essayer de connaître avant de s'abandonner. Il aime à sa manière, de plus en plus simplement.

Ils arrivent coin Van Horne et avenue du Parc. Ils s'embrassent avant de se quitter. Un piéton regarde indiscrètement dans la voiture puis détourne la tête, affolé. Joseph se sent plutôt fier de lui. Ils prennent rendez-vous à l'hôtel pour le lendemain, à midi. Ils ont projeté de voir une exposition au Vieux Port et Joseph a promis à Juan de lui faire visiter la ville. Ils se quittent. Joseph rentre à l'hôtel et songe, chemin faisant, qu'il ne sait rien de Juan, pas même son adresse. Il craindra un moment de ne le revoir jamais, avant de s'endormir profondément.

XYZ